

Je m'appelle Turambo et, à l'aube, on viendra me chercher.

« Tu ne sentiras rien », m'a rassuré Chef Borselli.

Qu'en sait-il, lui, dont la jugeote tiendrait à peine dans un dé à coudre ?

J'ai envie de lui hurler de la fermer, qu'il m'oublie pour une fois, mais je suis laminé. Sa voix nasillarde m'effraie autant que les minutes qui appauvrissent mes restes d'existence.

Chef Borselli est embêté. Il ne sait pas trouver les mots qui apaisent. Toute sa rhétorique se réduit à quelques formules ordurières qu'il ponctue de coups de matraque. *Je vais te briser la gueule comme un miroir*, plastronnait-il. *Comme ça, chaque fois que tu te materas dans une glace, ça te fera sept ans de malheur...* Manque de pot, il n'y a pas de glace dans ma cellule, et dans le couloir de la mort le sursis ne se calcule pas en nombre d'années.

Ce soir, Chef Borselli est forcé de ravalier sa bave et ses jurons, et ça le déstabilise. Son affabilité improvisée ne sied guère à sa fonction de brute ; je dirais même qu'elle le dénature. Je le trouve pathétique, décevant, aussi chiant que la crève. Il n'est pas dans ses habitudes d'être aux petits soins pour un taulard qu'il tabasse juste pour ne pas perdre la main. Pas plus tard qu'il y a deux jours, il m'a mis face au mur et m'a défoncé la figure contre la pierre – j'en porte encore la trace sur le front. *Je m'en vais t'arracher les châsses et te les foutre au cul*, a-t-il tonitrué pour que le monde entier l'entende. *De cette façon, ça te fera quatre burnes et alors seulement tu pourras me regarder en face sans me froisser...* Un cave muni d'un gourdin avec la permission de s'en servir à sa guise. Un coq en pâte à modeler. Il se dresserait sur ses plus hauts ergots qu'il ne m'arriverait pas à la ceinture, mais je suppose qu'on n'a pas besoin de s'encombrer d'un escabeau lorsqu'une vulgaire trique met les colosses à genoux.

Depuis que Chef Borselli a installé sa chaise en face de ma cellule, il n'est pas bien. Il n'arrête pas de s'éponger dans un bout de mouchoir et de ressasser des théories qui le dépassent. Sûr qu'il aimerait être ailleurs, dans les bras d'une gourgandine soûle comme une vache, ou bien au beau milieu d'un stade en liesse parmi une foule d'énergumènes braillant à casser la baraque pour tenir à distance les soucis du monde, enfin n'importe où pourvu que ça soit à mille lieues de ce couloir qui pue face à un pauvre type qui ne sait où donner de la tête en attendant de la restituer à qui de droit.

Je crois que je lui fais de la peine. Après tout, qu'est-ce qu'un maton sinon le bougre de l'autre côté de la grille, un remords en jachère. Chef Borselli doit certainement regretter ses excès de zèle maintenant que, dans le silence sépulcral de la cour, l'échafaud s'érige en stèle.

Je ne pense pas l'avoir détesté outre mesure. Le pauvre diable ne fait que s'acquitter du rôle minable qui lui échoit. Sans son uniforme, qui lui prête un soupçon de relief, il se ferait bouffer cru plus vite qu'un macaque tombé dans un marigot rempli de piranhas. Mais en prison, c'est comme au cirque : d'un côté il y a les fauves en cage, de l'autre les dompteurs armés de cravache. Les lignes de démarcation sont claires ; celui qui les ignore ne doit s'en prendre qu'à lui-même.

Lorsque j'eus fini de manger, je me suis allongé sur mon grabat. J'ai interrogé le plafond, les murs scarifiés de dessins obscènes, les lumières du couchant qui s'amenuisaient sur les barreaux, et je n'ai pas obtenu de réponses. Quelles réponses ? Pour quelles questions ? Les débats ont été tranchés le jour où le juge m'a lu, d'une voix caverneuse, le sort qui m'est réservé. Je me souviens, les mouches avaient suspendu leur ballet dans la salle obscure tandis que l'ensemble des regards se tournait vers moi comme autant de pelletées de terre sur un macchabée.

Je n'ai plus qu'à attendre que la volonté des hommes s'accomplisse.

J'essaye de convoquer mon passé et ne perçois que mon cœur battant la cadence inexorable des instants sans échos qui me livrent déjà, cran par cran, à mon bourreau.

J'ai demandé une cigarette. Chef Borselli s'est exécuté avec fébrilité. Il m'aurait offert la lune sur un plateau. L'être humain ne serait-il qu'une mise en scène de circonstance où le loup et l'agneau alternent pour assurer l'équilibre des choses ?

J'ai fumé à me brûler les doigts, puis j'ai regardé le mégot conjurer ses ultimes démons dans d'infimes volutes grisâtres. Pareil à ma vie. Bientôt, le soir s'installera dans ma tête, sauf que je ne pense pas trouver le sommeil. Je m'accrocherai à chaque seconde avec l'entêtement d'un naufragé agrippé à son épave.

Je n'arrête pas de me dire qu'un coup de théâtre va me sortir de là – et puis quoi encore ? Les dés sont bel et bien jetés, il n'y a plus grand-chose à espérer. L'espoir ? Quelle arnaque ! Il y a deux genres d'espoir. L'espoir qui relève de l'ambition, et l'espoir qui se réclame du miracle. Le premier peut toujours courir, le second peut toujours attendre ; ni l'un ni l'autre ne sont une fin en soi puisque seule la mort en est une.

Et Chef Borselli qui continue de dérailler ! Qu'espère-t-il, lui ? Que je lui donne l'absolution ? Je n'en veux à personne. Alors, pour l'amour du ciel, boucle-la, Chef Borselli, et laisse-moi à mes silences. Je ne suis qu'une coulée de plomb, mon esprit est sous vide.

Je feins de m'intéresser aux bestioles qui se poursuivent çà et là, aux écorchures sur le sol rêche, enfin à n'importe quel centre d'intérêt susceptible de me soustraire au délire du gardien. Rien à faire.

Ce matin, en me réveillant, j'ai surpris un cancrelat albinos sous ma chemise. C'était la première fois que j'en voyais un, lisse et étincelant comme un joyau, et je m'étais dit qu'il s'agissait probablement d'un bon présage. L'après-midi, j'ai entendu *le* camion se ranger dans la cour en se gargarisant, et Chef Borselli, *quisavait*, a eu un regard fuyant pour moi. Je suis monté sur mon lit et me suis hissé jusqu'à la lucarne ; je n'ai réussi à entrevoir qu'une aile désaffectée où deux gardiens se morfondaient. Jamais le silence n'aura été aussi assourdissant. D'habitude, les taulards gueulaient, cognaient avec leurs gamelles sur les barreaux quand ils ne se faisaient pas démonter par les prévôts. Cet après-midi, pas un bruit n'a troublé mes angoisses. Les gardiens ont disparu. On n'entend ni leurs grognements ni leurs pas dans les couloirs. On dirait que le pénitencier a été expurgé de son âme. Je suis seul face à mon fantôme et j'ai du mal à déterminer qui de nous deux est de chair et qui est de fumée.

Dans la cour, on a essayé le couperet. À trois reprises. *Clac !... Clac !... Clac !...* À chaque coup, mon cœur bondissait dans ma poitrine telle une gerboise effarouchée.

Mes doigts s'attardent sur la contusion violacée ornant mon front. Chef Borselli remue sur sa chaise. *J'suis pas vache dans le civil*, dit-il en faisant allusion à ma bosse. *C'est le gagne-pain qui veut ça. J'ai des gosses, tu piges ?* Il ne m'apprend rien. *J'aime pas voir les gens mourir, ajoute-t-il. Ça me dégoûte de la vie. J'vais être malade toute la semaine et les semaines d'après...* Il devrait se taire. Ses propos sont plus vilains que ses coups de matraque.

Je tente de penser à quelque chose. Ma tête est un désert. Je n'ai que vingt-sept ans, et en ce mois de juin 1937, tandis que la canicule m'initie à l'enfer qui m'attend, je me sens aussi vieux qu'une ruine. J'aimerais avoir peur, trembler comme une feuille, redouter les minutes qui s'égouttent dans l'abîme, bref me prouver que je ne suis pas encore bon pour le fossoyeur – pas une zébrure d'émotion ! Mon corps est de bois, mon souffle est une diversion. De toutes mes forces, je presse ma mémoire dans l'espoir d'en faire jaillir une silhouette, un visage ou une voix qui me tiendrait compagnie. Peine perdue. Mon passé s'est rétracté, mon parcours me largue, mon histoire me renie.

Chef Borselli s'est tu.

Le silence tient la prison en haleine. Je sais que personne ne dort dans les cellules, que les matons ne sont pas loin, que *mon heure* trépigne au bout du couloir...

Soudain, une grille geint dans le recueillement des pierres, et des pas feutrés se déversent sur le sol.

Chef Borselli manque de renverser son siège en se mettant au garde-à-vous. Dans la lumière anémique du corridor, des ombres suintent sur le sol, semblables à des traînées d'encre.

Loin, très loin, émanant d'un rêve confus, retentit l'appel du muezzin.

— *Rabbi m'âak*, crie un détenu.

Mes tripes s'entremêlent, rappelant une colonie de serpents coincée au fond d'une jarre. Quelque chose d'insondable prend possession de mon être. *C'est l'heure*. Nul n'échappe à son destin. Destin ? Seuls les êtres d'exception en ont un. Pour les gens ordinaires, la fatalité suffit... L'appel du muezzin s'engouffre en moi en coup de vent, pulvérise mes sens dans un tourbillon de panique. L'espace d'un effroi poussé à son paroxysme, je songe à traverser le mur et à courir à l'air libre sans me retourner. Pour échapper à quoi ? Pour aller où ? Je suis fait comme un rat. Quand bien même mes jambes refuseraient de me porter, les gardiens se chargeront de me livrer en bonne et due forme au bourreau.

Une multitude de contractions anales menace mon fond de culotte. Ma bouche se remplit d'un relent de terre ; j'y décèle l'avant-goût de la tombe qui s'apprête à me digérer jusqu'à ce que je devienne

poussière... C'est bête de finir de cette manière. À vingt-sept ans. Ai-je eu le temps de vivre ? Et quelle vie ?... *Tu vas encore merder, et je ne tiens plus à tirer la chasse après toi*, me mettait en garde Gino... Ce qui est fait est fait ; aucun remords n'amortit la chute. La chance, c'est comme la jeunesse. Chacun y a sa part. Certains la saisissent au vol, d'autres la laissent filer entre leurs doigts, et d'autres l'attendent encore alors qu'elle est loin derrière eux... Qu'ai-je fait de la mienne ?

Je suis né avec la foudre. Une nuit d'orage et de vent. Avec des poings pour cogner et une bouche pour mordre. J'ai effectué mes premiers pas dans la fiente et je me suis accroché aux épines pour me relever.

Seul.

J'ai grandi dans un bidonville dantesque aux portes de Sidi Bel Abbes. Dans un patio où les souris avaient la taille des chiots. La faim et les guenilles étaient mon âme et mon corps. Debout avant les aurores, à un âge où les choses sérieuses ne devraient pas commencer, je galérais déjà. Qu'il pleuve ou qu'il gèle, il me fallait dégouter un grain de maïs à me mettre sous la dent afin de pouvoir galérer le lendemain sans tomber dans les pommes. Je trimais sans trêve et sans répit, souvent pour des prunes, et je rentrais le soir sur les rotules. Je ne me plaignais pas. C'était ainsi, et c'est tout. Hormis les marmots dénudés qui se chamaillaient dans la poussière et les clodos aux veines ravagées de vinasse que l'on découvrait pourrissant sous les ponts, tout individu de sept à soixante-dix-sept ans capable de tenir sur ses jambes se tuait à la tâche.

Je turbinais dans une boutique au cœur d'un coupe-gorge où croupissaient des légions de crotaleux en déroute et de malfrats en rupture de ban. Ce n'était pas vraiment une boutique, plutôt une cagna désaffectée toute vermoulue que squattait Zane, une crapule de la pire espèce. Mon boulot n'était pas compliqué : je rangeais les étagères, balayais le plancher, livrais à domicile des couffins qui pesaient le double de mon poids ou bien je faisais le guet lorsqu'une veuve criblée de dettes consentait à retrousser sa robe dans l'arrière-boutique en échange d'un morceau de sucre.

C'était une drôle d'époque.

J'ai vu des prophètes marcher sur l'eau, des vivants plus éteints que les dépouilles, et des canailles plonger si profond dans l'infamie que ni les démons ni l'Ange de la mort n'osaient y aller les chercher.

Bien qu'il engrangeât du fric à la pelle, Zane n'arrêtait pas de râler pour se préserver du mauvais œil, prétextant que les affaires ne marchaient pas, que les gens étaient trop fauchés pour s'offrir une corde et se pendre, que ses créanciers l'essoraient sans vergogne, et moi, prenant pour paroles saintes ses jérémiades, je compatissais. Bien sûr, pour sauver la face, il lui arrivait une fois par hasard ou par mégarde de me glisser une pièce dans la main, mais le jour où, excédé, j'avais réclamé mes arriérés, il m'avait fichu sa godasse au cul et m'avait renvoyé chez ma mère sans autres indemnités que la promesse de m'emmancher sec s'il me prenait à rôder dans les parages.

Avant d'atteindre la puberté, je croyais avoir bouclé la boucle, convaincu d'avoir tout vu, tout connu, tout subi.

J'étais vacciné, comme on dit.

J'avais onze ans et, pour moi, cela équivalait à onze fois perpète. Une damnation figée dans sa nullité, anonyme comme une ténèbre, tournant sur elle-même telle une vis sans fin. Si je ne voyais pas le bout du tunnel, c'était parce qu'il n'y en avait pas ; je ne faisais que parcourir une nuit qui n'en finissait pas de se réinventer..